

STURIER



pilote

n°54

IL y a 40 ans



JANVIER 46. Le canon venait à peine de se taire. Les journaux et les livres ne cessaient pas de nous rabattre les oreilles du slogan que l'Aventure était finie. Notre Monde était fini dans tous les sens. Condamné. Peut-être trop savamment condamné pour que nous puissions dormir tranquilles. Partout le doute, l'incompréhension, la révolte des jeunes contre les aînés. La victoire était respectée parce qu'elle était la victoire. La vérité d'un jour était devenue l'erreur du lendemain. Depuis 39 on ne savait plus, d'une année à l'autre, qui était traître, qui était patriote, qui était factieux. La sobriété, la droiture, le mépris de l'argent faisaient sourire les gens en place et les trafiquants du marché noir. Tous les 6 mois, nos dirigeants avaient changé de morales et d'intransigeances suivant le sens où soufflait le vent. Ils avaient appris aux jeunes à mentir, à tromper, à tricher sous prétexte qu'il y allait de l'intérêt du pays...

Notre pays, c'est peut-être la seule planche de salut à laquelle nous pensions tous. Mais n'était-il pas fini lui aussi, comme tout le reste, plus que tout le reste ? Ce pays, s'il n'avait été ruiné dans ses maisons et ses chapelles, peut-être l'aurions-nous parcouru en touristes blasés ? Ce peuple, si nous ne l'avions vu à deux doigts de sa chute, peut-être l'aurions-nous laissé tomber ? Ce pays, dont on nous détruisait tous les jours un peu plus le visage et le cœur, nous aurions aimé l'accomplir, l'élargir d'un grand coup d'aile désespéré. C'est pourquoi le plus urgent était bien de retrouver une plateforme commune pour notre âme : de la musique, des livres, des écrits... Chorales, quintette vocal, équipe d'art dramatique, formations de Harpistes et de sonneurs, tous ces ensembles disparus ou encore bien vivants sont là pour jalonner de leurs étapes toujours difficiles, souvent réussies, parfois triomphantes l'effort de plusieurs générations de jeunes.

Mais notre ambition se bornait-elle à constituer quelques groupes ou seraient conservés et transmis pour la consolation d'un petit nombre, les éléments d'une vieille culture et la tradition d'une poignée de héros ? Etions-nous les survivants d'une espèce en voie de disparition ? Nous avons répondu à cette question, face à la foule rassemblée au Champ de la Rive de Saint-Pol, un soir d'été de 1948. Et nous l'avons écrit dans nos revues, à l'époque : on ne prend pas la route à 20 ou 25 ans pour combattre sans espoir et pour opérer, sous les coups de l'adversaire, une retraite sans lendemain. Nous voulions reprendre en mains notre avenir en le portant à une dimension nouvelle. Tout projet de sauvetage partiel nous semblait une illusion sanglante. Les conditions du monde ayant changé, nous ne pouvions songer à nous sauver nous-mêmes qu'en sauvant ceux qui partagent le même destin, répondent à la même vocation européenne, poursuivent la même fin surnaturelle. La guerre d'Algérie est venue nous apporter des confirmations redoutables : nous avons vu fondre entre nos mains les clans de nos garçons...

Lorsqu'on ne peut s'accrocher à rien parce que tout est mouvant, par quel miracle, dans la ruine de tout, subsisterait parmi les jeunes le respect d'une tradition solitaire et la volonté de la servir ? Fidélité sans racines ? Rêve insensé. En présence de cette nouvelle épreuve, nous avons définitivement choisi notre voie. Ce ne serait pas celle du rapiéçage et du rafistolage. Ou'on ne compte pas sur nous pour remettre à la mer des vieilles carcasses de bateaux, ni pour construire des décors de théâtre qui s'en iront au premier coup de vent. Un pays, comme un foyer, ne peut reposer sur les paroles d'un jour. Mais il exige de s'appuyer sur les paroles de toujours, les vérités absolues, celles qui ne passent pas quand le

monde entier passe. On ne peut sauver certaines valeurs, sans d'abord en sauver d'autres. Pour nous elles se nomment : — Sens du sacré. — Esprit de service. — Sentiment de l'honneur. Et par dessus tout : le culte de la Vérité, la Vérité à tout prix, quoi qu'il en coûte.

Certes, nous ne méprisons aucune autre forme d'action. Mais en face de toutes les lâchetés de notre époque : lâchetés de pensées, de paroles et d'actes, il nous faut des garçons et des filles possédant des caractères assez bien trempés pour oser regarder la vérité en face, la proclamer et conformer leur vie à leur foi. Il faut donc les former dès l'enfance,

- physiquement par la vie des camps,
- intellectuellement par l'étude,
- spirituellement par la retraite et par la pratique de vieilles, d'élémentaires vertus presque oubliées.

Telle est l'œuvre reprise avec une âme de bâtisseurs de cathédrales par la NOUVELLE PROMOTION DES JEUNES qui sont en train de réaliser ce qui n'était, en 1949, pour leurs aînés du camp de Landévennec qu'un thème de cercle d'études : LA VOCATION EUROPÉENNE DE BLEIMOR. « Pour inculquer une idée à nos compatriotes, il faut d'abord, la faire accepter par l'Europe », écrivions-nous en avril 47...

Depuis les journées d'août 1962 où BLEIMOR s'est engagé à fond sur de nouvelles pistes, la branche catholique du scoutisme européen ne cesse de lancer de nouveaux rameaux dans douze pays d'Europe.

Le rêve d'il y a quarante ans est devenu une réalité pour cinquante mille jeunes.

Pérog GERAUD-KERAOD.

prière de st patrick

*Que la parole de Dieu soit sur mes lèvres
Que la main de Dieu me garde
Que le chemin qui mène à Dieu s'étende devant moi
Que le bouclier de Dieu me protège
Que l'armée invisible de Dieu me sauve
De toute embûche du démon
Que le Christ sur ma route
Me garde de la prison
Me garde du feu
De la noyade ou de la blessure
Provoquée par la colère de l'ennemi
Afin qu'une moisson fructueuse
Puisse accompagner ma mission.
Christ devant moi, derrière moi
Christ en moi et à mes côtés
Christ autour et alentour
Christ à ma gauche et Christ à ma droite
Christ avec moi le matin et avec moi le soir
Christ dans chaque cœur qui pensera à moi
Christ dans chaque lèvres qui parlera de moi
Christ dans chaque regard qui se posera sur moi
Christ dans chaque oreille qui m'écouterait...
J'invoque le pouvoir de la Trinité Sainte
Par ma foi dans le Père
Dans la Divinité éternelle du Créateur.*





le "tro breiz"

La Bretagne repose sur sept piliers qui sont ses Moines Fondateurs. Samzun, Malo, Briec, Tudwall, Pol, Corentin, Padern et tous ceux qui, plus tard, prendront sur les vitraux gothiques l'attitude de leur piété rigide, je crois les voir, dans un clair matin de légende, tracer de leurs pieds ensanglantés, la piste étincelante de la Tro-Vreizh. Comme leurs cathédrales, ils sont le roc en place. Ils mesurent la distance qui sépare le pêcheur de Dieu. De l'un à l'autre de leurs sept évêchés, chaque année, trente-cinq mille pèlerins parcouraient, en trente et une étapes, les cinq cent cinquante kilomètres du périple breton. Sur ce trajet, il était des lieux plus propices que d'autres à servir de relais : les fontaines bâties, les chapelles solitaires et surtout les tombeaux. Toutes les stèles, toutes les croix, au front des champs et des forêts, étaient le signe de l'honneur gardé, comme si tout le vieux et profond pays derrière elles avait délégué là, au bord de la Route Sacrée, ses témoins, ses martyrs, ses gisants aux mains jointes sur leurs épées, pour dire que partout, en dépit d'ignobles conseils, on n'avait cessé d'Aimer et de Servir.

Toutes les générations, toutes les forces vives des siècles avaient travaillé à ciseler, comme un anneau celtique, cette avenue ouverte à l'amour des pèlerins. Pour construire les cathédrales et les chapelles, le peuple donna ce qu'il avait : ses bras robustes, il s'attela au char, porta les pierres sur ses épaules. Les artisans offrirent la rose des vitraux légendaires où le sang de leurs corps et le ciel de leurs âmes se trouvaient enchâssés pour toujours dans le réseau de plomb de la vie des sept saints. Les Templiers, les membres de l'Ordre de Malte fondèrent, sur tout le parcours, ces *klandi*, ces hospices, ces *moustoirs de moines rouges* qui gardaient la piste sainte de toutes les embuscades que pouvaient tendre à « nos seigneurs, les pèlerins », la faim, la soif, le sommeil, la mort et les voleurs. La Tro-Vreizh était le chemin de ronde de notre patrie celtique.

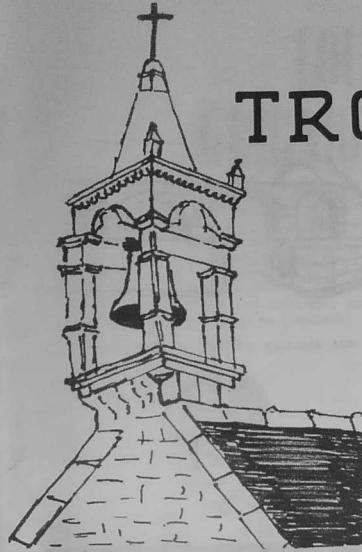
L'homme enfermé dans une classe sociale, dans un métier, dans une province, dispersé, émiétté par la vie de tous les jours, reprenait, au cours de sa randonnée circulaire, le sentiment de l'unité de la nature bretonne. La Tro-Vreizh était pour lui une révélation suffisante. Il apprenait à re-placer le grouillement de la vie dans le cadre rigide des principes et des vérités supérieures. Il apercevait que chaque saint dans son évêché avait eu le même rôle et le même mérite que Saint Kevin de Glendaloch qui demeura, sept ans durant, les bras en croix, ne fermant l'œil ni jour ni nuit, pour ne pas déranger les oiseaux qui faisaient leurs nids dans ses mains pendant qu'il priaït sur la montagne. Le drame immobile des statues rendait compte du drame vivant des herbages et de la forêt. La mobilité des champs et des cultures venait se loger dans le cadre de pierre éternel des sept cathédrales. La Bretagne n'était plus une terre, mais un cloître où rentraient les villes, les bourgs, où passaient les belles saisons humides chargées de germes. C'était le jardin fermé du vieux monastère des Sept Dormants où les oiseaux de mer tournaient en cercle comme les ailes blanches des nonnats silencieuses...

La Tro-Vreizh était la conscience du peuple breton. Le pèlerin entendait l'appel de ses aïeux qui avaient chanté autour des mêmes pierres. Il accueillait les mêmes grandes choses qui avaient volé, dans l'air, par-dessus les caravanes et noué, au gré des périple, des liens plus forts que toutes les polices et toutes les institutions. Dans la rude rafale qui lui coupait le souffle, il recevait au visage, comme une provocation céleste, l'amer embrun où se mêlaient l'appel béni de la terre celtique et l'impérieux commandement des Sept Moines.

GURVAN SOURNOG.



Dessin de Péron



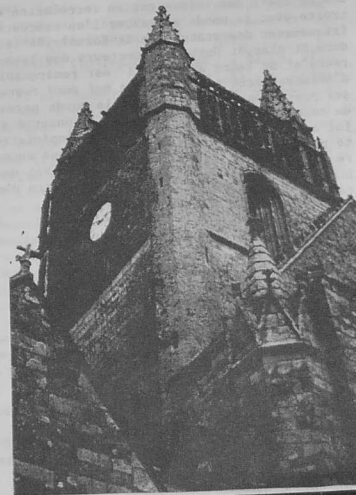
Yves D'Armenet de Toul

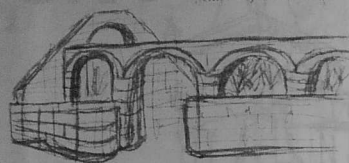
TRO BREIZ 87

n. d.
de
bonne
nouvelle

Quimperlé

Cette année une nouvelle étape du pèlerinage TRO BREIZH a été parcouru par une équipe de 21 routiers-scouts venus de l'ensemble de la Bretagne. Ils ont rédigé un rapport qui n'est point parfait car il y a encore beaucoup à faire pour apprendre à observer, à dessiner à admirer, à communiquer avec les gens du pays. Le pèlerinage a commencé à Quimperlé, où confluent les rivières Laita, Izol, Elle. C'est de là que vient le nom de la cité Kemper-Elé "Confluent de l'Elle". La route allait à Pont Scorff en passant par Keransker, Rosgrann, Le Temple, Klandi-Toull, Redené, St Elven, puis de Pont-Scorff à Kergroez par St Severen, Le Temple-en-Inzinac, Kerglaw, Lokrist. Notre clan était divisé en 3 équipes cheminant sur des itinéraires différents pour recueillir le maximum d'informations (noms de chapelles, monuments, fontaines, saints vénérés, coutumes, etc). La mise en commun s'effectuait le soir à l'arrivée au lieu de camp. Ce qui nous a frappés au cours de ce pèlerinage c'est d'abord la densité des croix, stèles, hôpitaux, fontaines sacrées, témoignant de la fréquentation des lieux pendant des siècles par les représentants de tout un peuple, c'est, ensuite le très grand nombre de chapelles ayant presque toutes conservé leurs pardons et leurs fide-





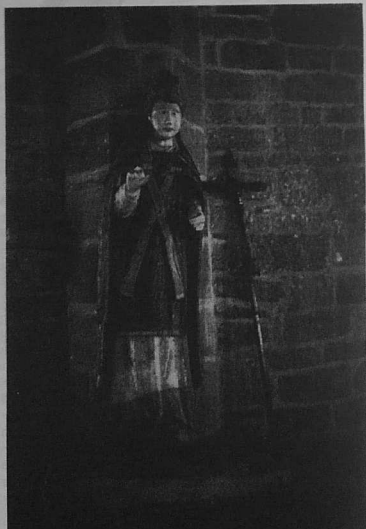
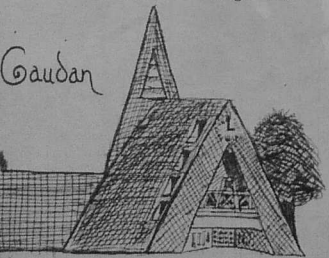
Ruines des l'Hôpital St Jean

Ponç. Scorff

tel Renaissance
nt Scorff

les. Le culte des saints est en corrélation étroite avec le monde paysan, et l'on rencontre fréquemment des statues de St Kornély, St Isidore, St Alar, St Herbod, protecteurs des laboureurs et de leurs animaux. Il est remarquable d'observer dans notre société qui perd toutes ses pratiques religieuses, que le monde paysan de cette partie de la Bretagne a conservé sa foi et ses usages. C'est une leçon d'opiniâtreté pour nous tous. Sans doute avons-nous encore beaucoup à faire pour acquérir la Foi des humbles et pour obtenir la force d'être des témoins parmi nos frères.

Roger TIEC



SAINT LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT

LOUIS GRIGNION est né à Montfort-sur-Meu, près de Rennes, le 31 janvier 1673, deuxième d'une famille de dix-huit enfants dont huit seulement atteignirent l'âge adulte. Parmi eux deux prêtres et trois religieuses.

Son père était avocat, l'un de ces petits robins pléthoriques à cette époque. Sa profession ne lui permettait pas d'assurer à sa nombreuse famille une grande aisance.

Louis sera donc élevé par une nourrice selon l'usage du temps. Il va grandir en pleine campagne et en conservera l'amour de la nature et de la solitude. Dès qu'il est capable de marcher, il va rejoindre sa famille au Bois Marquer à Iffendic. Il a déjà une grande affection pour le chapelet.

AU COLLEGE DE RENNES A douze ans ses

parents décident de l'envoyer au collège des Jésuites de Rennes (actuel Lycée Zola) rassemblant alors plus de 2.000 élèves. Il fait preuve d'un tempérament studieux et surtout pieux. Il loge chez son oncle, vicaire à la paroisse St-Sauveur. Sa bonté angélique lui vaut parfois de la part de ses camarades des moqueries qu'il supporte avec patience alors que sa force herculéenne aurait pu lui permettre de réagir. Il prend sous sa protection les plus faibles. Il n'hésite pas à quêter pour offrir à un camarade un habit neuf. Il se présente chez le tailleur avec une somme insuffisante: "Si ce n'est pas suffisant, c'est à vous d'ajouter le reste pour l'amour de Dieu!"... Le tailleur n'ose pas refuser. Louis va organiser un groupe de camarades pour aller rendre visite aux pauvres et aux malades de l'hôpital Saint Yves.



AU SEMINAIRE (1692-1700) Louis a décidé d'offrir sa vie au Seigneur. Il parvient à convaincre son père et à vingt ans le voilà en route pour Paris. Il part à pied avec un baluchon et quelques sous que lui a remis sa mère. En chemin il rencontrera 3 pauvres et, sans hésiter, il donne au premier l'argent, au second le baluchon et il troque son habit contre les guenilles du troisième. Il fait vœu de ne jamais rien posséder et il est heureux de poursuivre sa route en mendiant son pain. Le voici qui arrive crotteux et amaigri. On le place dans un séminaire pour les pauvres. Louis est doté de dons extraordinaires: une grande force physique, une intelligence brillante, une sensibilité qui lui permet d'exceller dans les arts et les lettres. Doué pour la peinture, la sculpture, la poésie. Travailleur acharné, il devient bientôt le plus brillant dans tous les domaines et est reçu au séminaire de St Sulpice. Et tout cela à quel prix? Privé d'appui financier il doit veiller des morts presque toutes ses nuits pour gagner quelques sous. Lors des disettes, il doit faire la queue avec les vagabonds pour recevoir la soupe populaire.

Il est ordonné prêtre le 5 juin 1700 à l'âge de 27 ans. Louis avait l'air d'un ange à l'autel, dira un assistant. Il porte désormais le nom de Marie accolé à son prénom ainsi que le nom de Montfort, sa ville natale.

PREMIERES FONCTIONS DANS LE POITOU (1700-1706) Après un bref début de ministère en Bretagne, à Nantes, il décide d'aller offrir ses services à l'évêque de Poitiers. L'évêque lui confie le poste d'aumônier de l'hôpital. Il n'hésite pas à soigner des malades couverts de plaies ulcérées et de parasit-

10 4 11 10 11 10 11



tes. Il invite plusieurs pieuses femmes à se regrouper pour soigner les malades et enseigner les enfants. Elles deviennent les "Filles de la Sagesse". Mais la grande intégrité du Saint gêne certains qui n'hésitent pas à colporter des calomnies odieuses sur lui. Louis Marie doit se réfugier à Paris (1703) où il va rédiger un premier ouvrage: "L'Amour de la Sagesse Eternelle". Mais les pauvres de l'hôpital écrivent bien tôt une logue supplique pour le faire revenir: "Nous, quatre cents pauvres, nous supplions très humblement nous faire venir notre vénérable pasteur, celui qui aime tant les pauvres, Monsieur Grignon". Il retourne donc à Poitiers mais les calomnies reprennent et on lui conseille de quitter les lieux. Louis Marie va donc prêcher dans les villages du Poitou. Il y organise des missions pour les plus pauvres. Celles-ci seront couronnées de succès. Orateur extraordinaire, Louis parvient à retourner les âmes les plus endurcies. Mais aussi la réussite du Saint provoque la jalousie et l'envie. L'évêque lui demande de quitter le diocèse de Poitiers. Que doit-il faire désormais? Ne doit-il pas évangéliser les païens des terres lointaines? Il décide d'aller demander conseil au Pape.



UN ROUTIER DE DIEU (1706) Il rencontre un étudiant qui lui propose de l'accompagner mais il n'a que quelques sous. Le Saint accepte mais à condition que l'étudiant donne d'abord aux pauvres ses quelques sous & les voilà partis, mendiant leur pain d'étape en étapes et faisant fi des rebuffades et des fatigues. Il arrive exténué à Rome, mais rayonnant. Il obtient une audience du Pape Clément XI qui comprend qu'il a devant lui un Saint et l'invite à être missionnaire "apostolique" mais à rester en France car la France est alors devenue une terre à demi païenne.



MISSIONNAIRE EN BRETAGNE (1706-1707) Rejeté du Poitou, Louis va missionner en Bretagne: Rennes, Dinan, St-Brieuc, La Chêze et le Pays de Nantes. Les miracles ne se comptent plus sur son passage. Il arrive un jour chez une veuve de modeste condition avec une bande de pauvres. Mais elle n'a que deux pains et trois livres de viande. Montfort installe tout le monde et distribue à chacun selon sa faim. A la fin du repas il restait à la veuve exactement ce qu'elle avait donné au prêtre. Une autre fois, il demande du pain à une bonne fermière pour ses pauvres. Celle-ci navrée ne peut lui en donner car elle n'a plus de blé. Allez balayer votre grenier, lui dit le Saint et elle revient avec quelques poignées de grain qu'elle donne de bon cœur. Quand le soir elle remonte dans son grenier, elle y trouve un énorme tas de blé suffisant pour nourrir les siens pendant 6 mois, et en donner largement aux pauvres.



Montfort se dirige vers le pays de Retz à partir de 1708. Il reprend ses prédications. Partout des prodiges éclatent, mais



ils n'empêchent pas le Saint de conserver une grande humilité. Mais le curé de la Chevrolière en prend ombrage et ne ménage pas les critiques devant les assistants. Le Saint se met à genoux devant le curé et fait chanter un Te Deum, affirmant à l'un de ses amis qu'il avait eu une grande joie de cette humiliation. Toujours au Pays de Nantes, à Pontchâteau, le Saint décide de construire un immense calvaire qui se verrait de très loin. La population s'attèle à la tâche avec zèle pour élever une petite colline. Après de longs mois le calvaire va pouvoir être inauguré. Mais les détracteurs du Saint vont faire croire au roi que ce calvaire avec son énorme butte pourrait être transformé en forteresse si les anglais s'en emparaient. Le roi donne l'ordre de le démolir. Il sera reconstruit. A la fin de l'année 1710, Nantes est inondé. Le Saint se dépense sans compter pour sauver les vies humaines malgré le courant qui effraie les bateliers. Il parvient ainsi à porter secours à nombre de sinistrés qui, sans lui, seraient morts de faim.

MISSIONNAIRE A LA ROCHELLE (1711-1716) Il est maintenant invité à aller missionner à La Rochelle. Il parviendra à convertir beaucoup de protestants. Il organise à cette fin une procession et remplace l'ostensoir par une bible qui fait une forte impression: bien des protestants acceptèrent ainsi de revenir à la foi catholique. Mais furieux de ce succès d'autres décident de l'empoisonner. Le Saint s'en aperçoit mais restera malade. De nombreuses fois il est tenté d'abandonner à sa vie mais il est sauvé in extremis par l'intervention de la Providence. Un homme lève un jour sa hache sur lui: son bras est arrêté par une force invisible. Des voyoux lui tendent un guet-apens: ils sont arrêtés par la foule et Saint Louis Marie demande leur grâce.



Le Saint décide d'évangéliser l'île d'Yeu mais des pirates l'assaillent pendant la traversée. Au moment où ils vont l'atteindre, les vents tournent et les pirates n'arrivent pas à aborder. Le Saint a une dévotion fervente pour la Sainte Vierge. "C'est par la Très Sainte Vierge Marie que Jésus-Christ est venu dans le monde et c'est aussi par elle qu'il doit régner dans le monde". Le Saint est surpris à plusieurs reprises en conversation avec la Sainte Vierge qui lui apparaissait. Il termine sa vie en mettant au point plusieurs ordres: Filles de la Sagesse, Missionnaires de la Compagnie de Marie et Frères de St Gabriel. Il meurt à Saint-Laurent-sur-Sèvre le 22 avril 1716 après avoir rendu au pays une foi vive dont les Vendéens et les Bretons sauront se montrer dignes au cours des guerres de la Révolution. Il a été canonisé le 20 juillet 1947.



Yann BOUESSEL DU BOURG



La passagère de la caravelle d'or

— Noël à la Duchesse Anne!
— Buhez hir d'an Dukez Anna!
— Longue vie à la Dame Souveraine de Bretagne!
Des cris sans fin se croisent, se coupent, se couvrent! Tout un roulement de clochers lancés par des voix indistinctes, se mêlent au carillon des cloches sonnant à tous les clochers de la ville, couvrant Morlaix en liesse du joyeux tumulte d'une fête immense.

Ils ont bien raison d'être joyeux, les milliers de Bretons accourus de tous les environs et serrés épaules contre épaules en ce jour d'août 1505, sous la lumière ardente du soleil. Anne, Duchesse de Bretagne, et pour la deuxième fois Reine couronnée de France, effectue dans Morlaix pavosé et fleur, son entrée triomphale au son des trompettes et des binous, au roulement des tambours, au vacarme des cors et sous la tempête des acclamations.

C'est le Tro-Breiz, le Voyage et pèlerinage de Bretagne, que la souveraine, hier encore agouillonnée pieusement au Folgoat, continue, toute souriante et bouleversée par ces témoignages d'amour de son peuple entier, frémissant d'aise, heureux de retrouver leur Duchesse.

Entre les maisons aux toits pointus dont chaque fenêtre est un bouquet de têtes féminines ou enfantines en grandes cornettes, le cortège s'avance avec majesté. Chevaux carapponnes, hommes d'armes couverts d'acier, bannières flottantes, glives étincelantes, et des soies, des velours, des satins, des draps d'or et d'argent, des bijoux et joyaux - tout le luxe que la Grande Duchesse aime et réclame autour d'elle - luxe précieux pour un pays, car il est le gage et le témoignage de l'activité du commerce et de l'industrie dans l'Etat bien organisé.

Anne, sous sa coiffe basse qu'elle n'a jamais quittée, sourit doucement à toute cette joie qui l'entoure. Un arrêt. Ce sont des complimenteurs qui s'avancent, ces messieurs du Corps de Ville en manteaux et capes fourrés de vair, un peu solennels et guindés. Le plus ancien prononce un compliment puis pousse en avant une fillette intimidée et rougissante, vers laquelle du haut de sa haquenée, Anne se penche attendrie.

La petite tend vers la Reine le cadeau du peuple de Morlaix. Bien lourd à ces bras d'enfant, ce cadeau : une caravelle d'or massif, enrichie de pierres, à son bord quelque chose bouge...

— Anne, intriguée, se penche... et le "quelque chose", d'un souple bond félin, saute sur le corse brodé d'or de la royale cavalière qui, plus surprise qu'effrayée, ne peut retenir une exclamation et un geste! C'est une hermine vivante et leste qui a grimpé sur le bras d'Anne, et douillement se glisse contre sa gorge.

Alors, un seigneur vêtu de soie et d'acier, Jean II de Rohan, s'écrie en riant :
— Que craquez-vous, Madame? Ce sont vos armes... toutes vivantes et qui viennent à vous comme il convient...!

Le mot, la galanterie font le tour de l'escorte : Anne s'est reprise. Elle accueille et caresse l'hermine, puis du plus joli geste du monde, s'incline vers l'enfant toujours émue qu'un page a saisi à la taille et hausse vers l'arçon :
— Viens petite, ton cadeau vaut trois baisers à la bretonne, et tu mériteras de l'appeler toi aussi : Hermine...!

G. G. TOUBOUZE
Illustration de Ch. Herouard.

Lezennn skaoutel

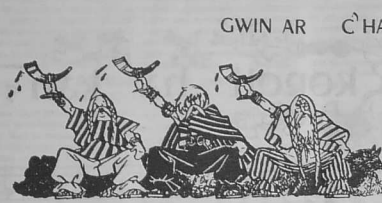
- 1- Ar skaout a lak e enor da zellezout fiziañs.
- 2- Ar skaout a zo leal d'e vro, d'e gerent, d'e renerion ha d'e renidi.
- 3- Ar skaout a zo en e gefridi servij ha salviñ e nesañ.
- 4- Ar skaout a zo kile d'an holl ha breur da bep skaout all.
- 5- Ar skaout a zo seven hag hevarc'hek.
- 6- Ar skaout a wel en anian oberenn Doue; karout a ra ar plant hag al loened.
- 7- Ar skaout a sent didrouz; ne ra netra dre an hanter.
- 8- Ar skaout a gan hag a oar mousc'hoarzhin, ha pa vez diaes dezhañ.
- 9- Ar skaout a zo armerzh; dougen bri a ra ouzh mad ha labour ar re all.
- 10- Ar skaout a zo glan en e sonj, en e gomz, en e ober.

DONT A RA TU-DOU YAOUANK WAR
HEN-TOU BREIZ-I-ZEL DI-GO-RET O DAOU
LA GAD HA DES KLTAR GEN-JEL NE
DINT KET CHO MET BOU-LAR UZU MOUEZ OZA DOU
KOZH DV-HU MET KRENN MAINI BRE MAN DEIZ
ED WAR LERCH AN NOZ.

Kan-Bale ar Yaouankiz

1.
Dont a ra tudou yaouank war hentou Breiz-Izel,
Digoret o dioullgad, ha desket ar gentel;
Ne dint ket chomet bouzar out mouez o Zadou koz;
Dihunet-krenn 'maint bremañ, deiz eo war-lerc'h an noz.
2.
Hon tadou o doa pleget, skuit-farz o vrezelia,
Hiziv axat e kanomp ha laouen, ni a ya;
Neventi vat d'ar Vreiziz, rak etu Breiz o vont;
Cant breioù all Europa, etrezek an Da Zont.
3.
Na mihin e sko hon treid war zouar hor bronni,
Ni eo a zo perc'henned, gwir vistri en bon ti;
Ha ken frank hag an avet, ni a fell d'omp beva,
Eur mousc'hoarzh war hor muzel, o stourm en eur gana.

Kerlann
* bev savet
gant ar skrivagner



GWIN AR C'HALLAOUED

Gwell eo gwin gwan bar Na mouar! Gwell eo gwin gwan
Gwell eo gwin gwan bar Na mouar Gwell eo gwin gwan
Tan! tan! din! a! din! Tan! tan! tan! tan!
dir ha tan! Vann! tan! Be ha tan! Tre ha tan! ha... tan!

2. Gwell eo gwin nevez
O! na mez;
Gwell eo gwin nevez. } d. w.
3. Gwell eo gwin ar Gall
Nag aval;
Gwell eo gwin ar Gall.
4. Gwin ha gwad a red
En gefred;
Gwin ha gwad a red.
5. Gwad, gwin ha koroll
D'it Heol!
Gwad gwin ha koroll.
6. Ha koroll ha kan
Kan ha kan!
Ha koroll ha kan.
7. Koroll ar c'hleze
En eze,
Koroll ar c'hleze.

Marsiale

Gwir Vre. to. ned, tud a ga. loz, war. zaol!

Da ga. na gloar da Vreiz hor bro, Ha da zi
wall ten zor he bu. ga. le: Ar yez, ar peoc'h, al
li. ber. te: War zaol war zaol! Da ga. na 'bouez
penn: Breiz da vir. vi. ken! Breiz da vir. vi. ken!

O va Breiz, gant da dou. riou bru. det, Da vor gla
ha da ve. ne. ziu, Da vrug ruz ha da lann a
laouret. Te 'zo kont dreist an holl vro. iou!



DISKAN :
Gwir Bretoned, tud a galoz, war zao!
Da gana gloar da Vreiz hor bro,
Ha da ziwall tenzor he bugale:
Ar yez, ar peoc'h, al liberte.
War zao! war zao!
Da gana 'bouez penn:
Breiz da viruiken! Breiz da viruiken!

- O va Breiz, gant da dou. riou brudet,
Da vor glas ha da veneziou,
Da vrug ruz ha da lann alaouret,
Te 'zo koant dreist an holl broiou!
- Hon tud koz, tud leal ha santel,
Start evel an dero kalet,
A ouezas miret da Vreiz-Izel
He brud val, he nerz, he gened.
- Bretoned, savomp hor c'halonou,
Ha toump e talc'himp stao
Da vale war roudou hon tudou,
Keit ha ma 'z ay ar bed en-dro.

P. TRÉDAN



L'hermine

L'HERMINE, -AN ERMINIG- ce charmant petit fauve est familier à tout Breton, la Bretagne en ayant fait ses armes : Passante toute blanche, cravatée de la devise "Kantoc'h mervel" ou "A ma Vie" au milieu d'un semis d'hermines héréditaires noires, ou encore avec cette autre devise célèbre, en breton, en français et en latin : *Kantoc'h mervel eget bezz saoutet - Plus tôt la mort que la souillure - Plus tôt quam laedari.*

a tendance à rester le plus souvent en toilette d'été. De nos jours les hermines blanches sont plutôt rares chez nous car les hivers bretons ne sont pas assez rudes et enneigés, 38 centimètres de long - Poids : 300 grammes ! Mais ne vous y fiez pas : c'est un petit fauve qui n'hésite pas à s'attaquer à des proies plus grosses que lui. Cependant, l'hermine est loin de dédaigner les souris et les mulots qui infestent nos champs.

et lui dit :
— Ainsu tu aurais préféré périr dans l'eau ! Plus tôt la mort que la souillure ! *Kantoc'h mervel eget bezz saoutet !* Telle sera désormais la devise des Bretons, et tu en seras, toi, l'hermine, le vivant symbole ! ajouta Conan en la posant sur son écu.



L'hermine en robe de neige.

Photo OGBI

OU GITE L'HERMINE ?
Elle n'est guère difficile sur le logement : Dans les tas de bois, de foin, dans les arbres creux, dans les crevasses rocheuses. L'hiver elle se rapproche des fermes sans craindre l'homme. Elle se reproduit rapidement. Ainsi restera-t-elle longtemps encore l'hôte vif et gracieux de nos campagnes, et le symbole de notre Breiz.

Malheureusement l'hermine bretonne

L'ORDRE DE L'HERMINE.

Le Roi Hoël Ier fonda en l'an 452 l'Ordre de l'hermine. Il s'y admit que des "chevaliers sans reproche" : dix au plus, dont il se déclara le chef et le grand maître. Les dix élus furent adoubsés solennellement en la cathédrale de Nantes, revêtus de la livrée royale de Bretagne : un grand manteau blanc doublé de rouge. Hoël leur remit un cordon noir et blanc auquel pendait une hermine d'or ornée de la devise "Kantoc'h mervel". Les chevaliers de l'hermine firent ensuite ce serment à la Vierge Marie :
— Je jure d'employer mon corps, mon honneur et mes biens pour la défense de Votre honneur, Notre Dame, et pour amplifier Votre service.
Mille ans plus tard, en 1381, le Duc Jean IV, dit le Conquéreur, fit renaitre l'Ordre de l'hermine.



Les chevaliers se placèrent comme leurs prédécesseurs sous la protection de la Vierge et firent de Saint Michel leur patron. Fait nouveau dans la chevalerie, les dames y furent reçues, et s'appelaient *Christofrezit*, honneur qui ne leur était fait dans aucun autre Ordre. Si de nos jours l'Ordre de l'hermine n'existe plus, avons cependant le même esprit chevaleresque, au service de notre foi anostre, de notre Bretagne, de nos compatriotes et de notre prochain. Que l'hermine soit toujours notre symbole. ARZUR.

LA LEGENDE DE L'HERMINE DANS L'HISTOIRE DE BRETAGNE.

Au cours d'une chevauchée, un de nos premiers rois bretons, Conan Meriadec, aperçut dans les roseaux d'un ruisseau aux abords fangeux, une forme blanche qui allait et venait. Conan, intrigué, arrêta sa monture et contempla la "chose" : un petit animal à la fourrure de neige reculait puis avançait, et reculait encore sur la vase visière. Visiblement effrayé, il hésitait à franchir cette fange. Conan remarqua que la bête levait la tête vers lui, comme si elle implorait son secours.
— Pourquoi ce gracieux animal est-il si apeuré, et reste-t-il dans cette situation dangereuse ? est-il blessé ? demanda-

lui à l'officier qui l'accompagnait.
— Roi des Bretons, c'est une hermine et elle n'est point blessée. Mais elle veut rester sans tache, et si elle hésite à franchir ce ruisseau de vase, c'est parce qu'elle ne veut pas salir sa robe immaculée.
— Par tous les saints, le Roi Conan lui doit protection et salut ! s'exclama Meriadec. Comme si l'hermine avait compris le langage des deux hommes, et deviné la bonté de Conan, elle se leva et se réfugia dans les pils du manteau royal. Conan Meriadec tout surpris et flatté de ce témoignage d'amitié, carressa l'hermine



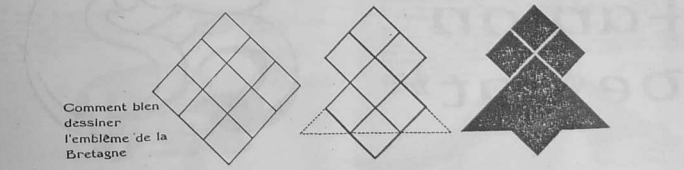
KOROLL HA KAN

KO-ROLL, KO-ROLL KO-ROLL, KO-ROLL, KO-ROLL KO-ROLL HA KAN

LUSK AN TONN HA FLAMMAN TAN LAMM AR GWAD HA LENN DOUR GLAN

Galv da gregin er veilhadeq : teir gwech, war greskiñ

KOROLL, MOROLL HA KAN !

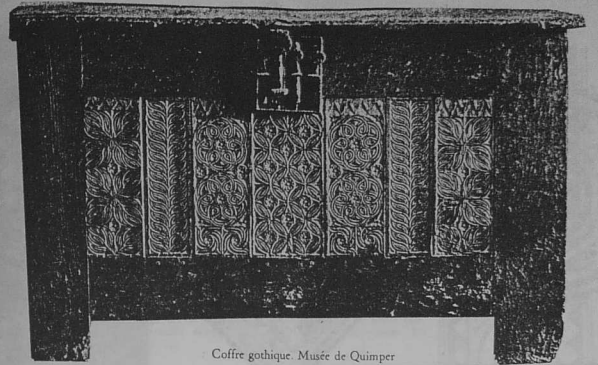
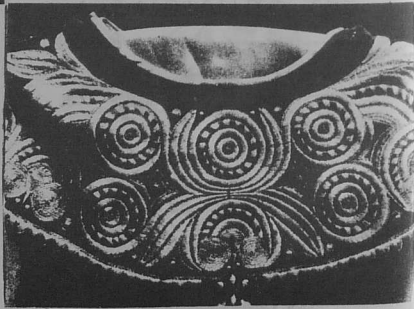


Comment bien dessiner l'emblème de la Bretagne



La broderie bigoudenne

Depuis les constructeurs des menhirs qui nous ont laissé notamment la crypte de Gavrinis, jusqu'aux sculpteurs de nos meubles rustiques et de nos croix des chemins, il existe la tradition d'un art décoratif que se sont transmis, à travers les âges, les habitants de l'Armorique. Une seule région de Bretagne a conservé intégralement les thèmes, les motifs et l'esprit de cet art ancien. Seuls les Bigoudens ont su sauvegarder cette tradition que nous pouvons regarder comme absolument propre à notre pays. Certains ne manquent pas de prétendre, c'est vrai que la broderie bigoudenne n'a pas plus que deux siècles d'ancienneté. Cela prouverait alors qu'un art peut sommeiller



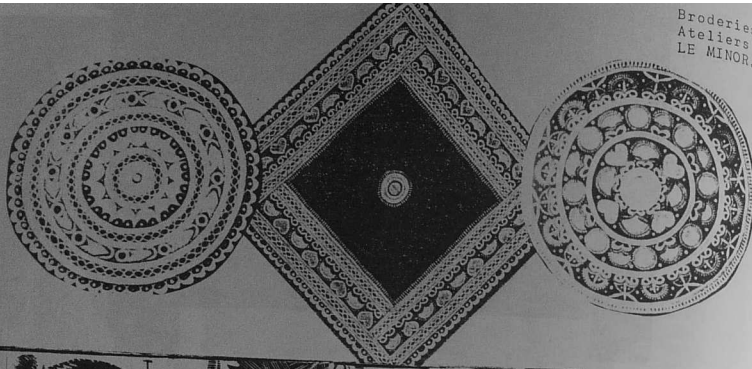
Coffre gothique. Musée de Quimper

dans un peuple pendant longtemps, et un jour se réveiller sous la main d'un artiste. Actuellement la broderie est un travail de femme. Pourtant c'étaient des hommes qui brodaient les merveilleux corsages aux dessins oranges et jaunes sur fond noir. Ils travaillaient sur un drap épais appelé "Montauban" du nom de la ville où il était fabriqué. Les "chupenn" des hommes et les "jiletenn" des femmes qu'ils confectionnaient, étaient presque inusables. Visant Nicolas, dit "Kols", fut un des derniers brodeurs bigoudens. Il vivait il y a 40 ans dans une petite maison sur le bord de la route qui va de St Gwenolé à Penmarc'h. Il ne regardait pas du tout son art comme une découverte récente. Il expliquait au contraire aux visiteurs, tout en travaillant à ses merveilleux gilets, que le symbolisme des motifs qu'il brodait, s'était transmis de générations en générations. Il avait d'ailleurs ajouté au symbolisme ancien un symbolisme chrétien, créant ainsi une véritable philosophie de la broderie bigoudenne. Pour lui les cornes de bélier (korn maout) signifiaient; la force, et quand elles se combinaient avec les cercles concentriques, elles représentaient "la force au service de l'amour". Les chaînes de vie (chadenn buhez) que son aiguille traçait de 3 brins, symbolisaient la Foi, l'Espérance et la Charité. Les fougères (raden) encerclant un

rond appelé "planète", désignaient les membres de la famille groupés autour de l'astre qui était chargé de conduire leur destinée commune. Pour Kols, le centre de la "plume de paon" représentait le Tabernacle, le saint des saints, image du paradis. Seul ce dernier motif pouvait s'employer isolément. Les autres devaient être répétés autant de fois que la place le permettait soit en lignes parallèles et droites sur les manches, soit en lignes concentriques serrées sur le corsage. Le brodeur avait horreur du vide. Mais il ne remplissait pas la surface de détails inutiles. On y lisait tout une documentation tant sur la durée du travail du brodeur (semaines, lunaïsons) que sur la personne pour laquelle le costume était fait (signes de richesse, nombre de champs, situation de famille, etc.). Aujourd'hui, hélas! de plus en plus, les artisans rajoutent des surcharges argentées ou dorées aux gilets anciens, tandis que la gouge du menuisier, impitoyable, accumule toute la biniouiserie d'hermines, de roses et de macarons qu'on peut imaginer, sur de sobres et magnifiques armoires. Pour sauver un art populaire, il faut l'inspiration qui tient à la langue du pays, à l'esprit et à la pensée des ancêtres. On ne peut tout de même pas espérer pourvoir cueillir longtemps les fruits d'un vieil et bel arbre dont on s'acharne de toutes les façons imaginables à couper les racines et à scier le pied.

L. SOURNOG





1. Soleil. —

Fougère et Planète.

3. Étoile. —

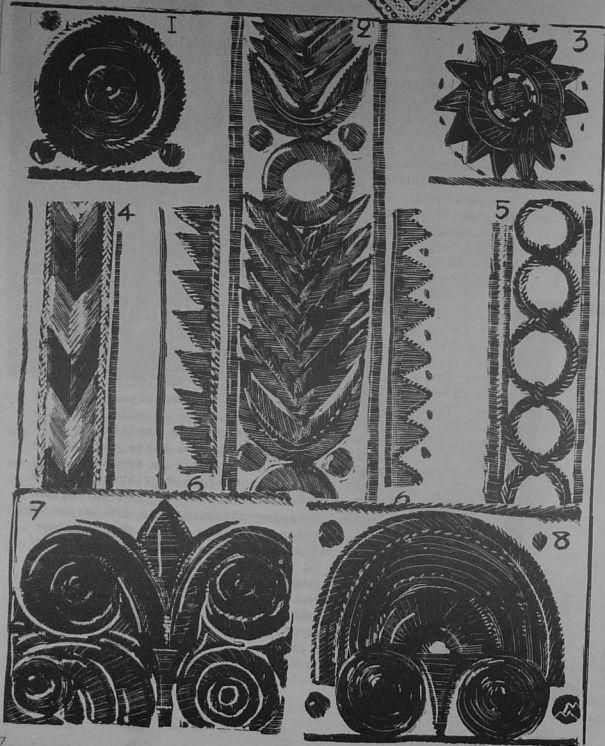
4. Arête de Poisson.

5. Chaîne de Vie. —

6. Dents de Scie. —

7. Corne de Bélier.

8. Plume de Paon.



LES POINTS DE LA BRODERIE

LE POINT DE FESTON. — De gauche à droite, le fil placé en dehors de la ligne à broder est retenu sous le pouce gauche. L'aiguille entrant au-dessus de la place du feston, à la hauteur désirée en ressort en passant dans la boucle prise sur le pouce, et on serre légèrement le point. Peut se faire également espacé en écartant régulièrement les points.

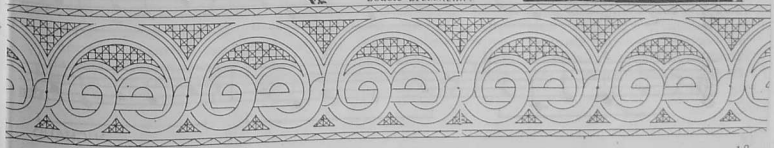
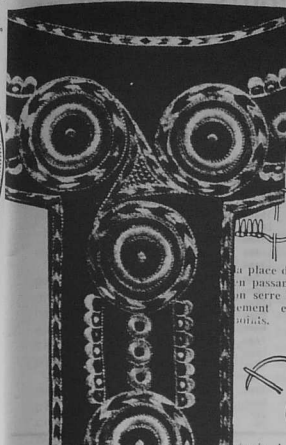
LE POINT BOUTON. — Débute par un point de feston puis on coule l'aiguille en arrière sous ce point de feston et A. L'aiguille est ensuite piquée dans le prolongement du feston du haut pour ressortir dans le feston du bas devant le fil encore libre et on serre. Ne se travaille que de biais, serré ou espacé.

BOURDON. — De gauche à droite. Sur un tracé d'un fil, ou deux, les points se font côte à côte, de bas en haut, tenant l'aiguille au-dessus du tracé, pour la faire sortir en-dessous.

PIQUEUR ET POUSSÉ. — Sur l'aiguille en haut de la ligne à broder, la piquer au centre, et en bas du point précédent.

TIGE. — Suivre le dessin, en passant le point de droite à gauche et en piquant chaque fois au centre du point précédent. De bas en haut.

CHAINETTE. — Suivre le tracé du dessus par des boucles, en formant une boucle avec l'aiguille, et piquer à l'intérieur de la boucle précédente.





SCOUTS D'EUROPE

RALLYE DE BRETAGNE

du 17 janvier 88, 15h au 18 janvier, 14h.



RESULTATS DU RALLYE DE PROVINCE DE JANVIER 1987

CLASSEMENT	POINTS				
49ème	PUMAS 1 ^{er} Presqu'île Guérand.	18	25ème	MARSOINS 1 ^{er} Landerneau	50
49ème	REQUINS 3 ^{es} Brest	18	23ème	BISONS 5 ^{es} Presqu'île Guérand	51
47ème	MARVALS 3 ^{es} Brest	20	23ème	HIPPOCAMPES 1 ^{er} Pléneuf	51
47ème	ESPADONS 3 ^{es} Brest	20	22ème	PANTHERES 5 ^{es} Pr. Guérandaise	52
46ème	P. L. Plozane	21	21ème	HERMINES 1 ^{er} Landerneau	52
45ème	RENARDS 1 ^{er} Presqu'île Guérand	24	20ème	ECUREUILS 7 ^{es} Rennes	53
44ème	PAT. 1 ^{er} Brest	25	18ème	SAUAGLIERS 1 ^{er} Dinan	54
43ème	CHAMOIS 1 ^{er} Saint-Brieuc	32	18ème	MOUETTES 1 ^{er} Rennes	55
41ème	DAUPHINS 1 ^{er} St Brieuc	36	16ème	ECUREUILS 1 ^{er} Pléneuf	56
41ème	MARSOINS 3 ^{es} Brest	36	15ème	CHAMOIS 3 ^{es} Pr. Guérandaise	57
40ème	CASTORS 3 ^{es} Presqu'île Guérand	39	14ème	CORMORANS 7 ^{es} Rennes	58
37ème	ECUREUILS 1 ^{er} Saint-Brieuc	41	13ème	LYNX 1 ^{er} Dinan	59
37ème	REQUINS 1 ^{er} Landerneau	41	12ème	GOELANDS 1 ^{er} Guidel	60
36ème	ALBATROS 3 ^{es} Presqu'île Guérand	41	10ème	CHEVEUILS 1 ^{er} Dinan	61
35ème	ORQUES 7 ^{es} Rennes	42	10ème	ELANS 5 ^{es} Pr. Guérandaise	62
34ème	EPERVIERS 5 ^{es} Rennes	46	9ème	DAUPHINS 5 ^{es} St-Brieuc	62
32ème	GUEFARDS 3 ^{es} St Brieuc	47	8ème	AIGLES 5 ^{es} St-Brieuc	63
32ème	GRIFONS 5 ^{es} St Brieuc	47	7ème	DAUPHINS 3 ^{es} Rennes	66
29ème	ECUREUILS 1 ^{er} St Halo	49	6ème	SANGLIERS 3 ^{es} Rennes	67
29ème	AIGLES 3 ^{es} St Brieuc	49	4ème	LOUPS 3 ^{es} Rennes	68
29ème	ECUREUILS 1 ^{er} Guidel	49	4ème	CASTORS 1 ^{er} Rennes	68
25ème	HERISSONS 5 ^{es} Rennes	50	3ème	HERMINES 1 ^{er} Rennes	69
25ème	JADUARS 5 ^{es} Rennes	50	2ème	RENARDS 3 ^{es} Rennes	70
25ème	ZEBRES 7 ^{es} Rennes	50	1er	CASTORS 5 ^{es} St-Brieuc	72

Les conseils du harpiste futé

- exercice à travailler mains séparées puis mains ensemble
- attention ! Levez les pouces et articulez chaque doigt au fond de la main.
- quand vous aurez fait ces exercices, tous les jours pendant un mois (1), essayez-les les yeux fermés...



DUCHAUD

Harpe Celtique, Harpe Classique

L'enseignement de la harpe celtique et celui de la harpe classique sont souvent considérés comme incompatibles. On a également souvent dit que la harpe celtique n'est qu'une sorte de marche-pied pour la harpe classique dans les conservatoires et écoles de musique. Il est vrai qu'il en est souvent ainsi.

Certains directeurs et professeurs de conservatoire ont peur que l'irruption de la harpe celtique dans les cours élevés fasse tort à la harpe classique car plus maniable, plus simple et d'acquisition moins onéreuse. Les classes de Rennes et de Brest ont pourtant été créées dans cette optique et celle de Nantes commence à mettre ce mode d'enseignement en pratique.

Je voudrais parler ici de la façon dont se passe à l'Ecole de Musique de Brest, l'articulation entre ces deux enseignements.

Il y a dix ans, le choix des élèves pour l'un ou l'autre instrument était très marqué : l'influence d'Alan Stivell avait indubitablement entraîné beaucoup d'élèves à choisir la harpe celtique, et quelques concerts et des émissions télévisées à choisir la harpe classique.

Ensuite, les choses ont évolué au fur et à mesure que la classe a grandi. En premier lieu, l'exemple des élèves jouant de la harpe dans les auditions et d'autres occasions a eu un fort impact, créant un phénomène d'identification : un enfant voyant un autre enfant jouer de la harpe sait que c'est possible pour lui et à sa mesure.

La harpe entendue en concert suscite également toujours de l'attirance, et puis, la vie qui se tisse autour

d'un instrument dans le lieu où l'on habite est un élément certainement très important.

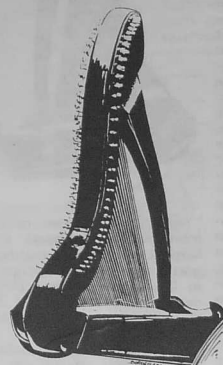
Les débutants ayant choisi la harpe celtique, commencent sur cet instrument. Ceux qui choisissent la harpe classique débutent sur la harpe classique s'ils ont la taille requise, et sur la harpe celtique dans le cas contraire. Pour pratiquer cet instrument, en effet, il faut un équilibre parfait du corps par rapport à l'instrument pour supporter son poids important avec le maximum de facilité et bien se situer par rapport à sa hauteur. Il faut mentionner

auditions, travail sur place, camarades. Il n'y a pas cloisonnement entre les deux, ni enseignement privilégié de l'un ou de l'autre. Il est à noter cependant qu'à partir du cours élémentaire II (5ème année de pratique environ), un temps de cours un peu plus long est nécessaire pour les élèves pratiquant la harpe classique à cause de la complexité de l'instrument, de la coordination et de la concentration qu'il exige. Sa grandeur, son poids et la dureté des cordes demandent une résistance physique plus importante. Tout défaut, même minime, a un grand retentissement sur le jeu. C'est donc un travail qui exige un suivi plus complexe.

La harpe celtique, pour sa part, entraîne un jeu plus léger et parfois volubilité qui requiert surtout de l'agilité et un toucher très délicat.

On dicte ici comment se différencient peu à peu les deux enseignements. Très semblables dans les petits degrés, pour les acquisitions fondamentales telles que la tenue à la harpe, la technique de base, ils prennent chacun une direction différente à partir du cours élémentaire I. Ceci se voit dans plusieurs cas lorsqu'un élève quitte un instrument pour l'autre.

Ainsi, lorsqu'un élève de harpe celtique décide de changer pour pratiquer la harpe classique au niveau élémentaire, il doit s'adapter : recherche d'un équilibre différent à l'instrument (place de l'instrument par rapport au buste, position des bras), toucher, appui sur les cordes beaucoup plus important, articulation plus franche à cause des cordes plus grosses et plus tendues, acquisition du système de modulation par les pédales donc d'une coordination et lecture plus complexes.

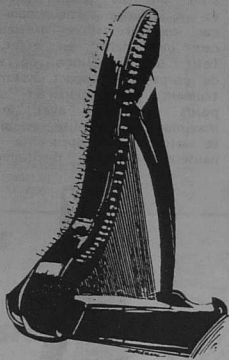


Pendant un certain temps, l'élève survole ses cordes et ses mouvements sont rapides, il n'arrive pas à aller au fond des choses. Le son est petit et sourd et l'élève a tendance à se raidir pour y remédier. Il y gagnera effectivement une certaine sonorité mais qui, pour un temps, sera dure en attendant de savoir allier souplesse et meilleur appui. Au niveau élémentaire, les modulations ne sont pas encore très nombreuses et l'élève assimilera le jeu des pédales sans grande difficulté.

Mais un problème se pose pour l'élève d'un niveau supérieur affrontant la même situation : ayant acquis un savoir-faire important à la harpe celtique, il est souvent attiré par la plus grande diversité et richesse du répertoire classique, ne se sentant pas apte à créer lui-même son répertoire à partir d'arrangements de musique traditionnelle ou de créations personnelles. Mais l'adaptation à ce stade est beaucoup plus difficile, car on ne peut faire l'économie d'un temps minimum pour assimiler le jeu des pédales. Ce qui s'accomplissait progressivement doit se faire tout d'un coup, et il lui faut accepter de piétiner pendant un certain temps pour permettre l'acquisition des réflexes.

Une adaptation est nécessaire aussi par rapport à la conception de l'instrument très différente, et à la complexité du répertoire étudié. Mais, très peu pourtant y renoncent, continuant de

faire la pratique de la harpe celtique comme moyen d'expression plus intime et plus libre, expression d'une sensibilité originale qui est celle de la musique bretonne et celtique. Il pourra, en plus, avec la harpe classique, faire connaissance avec la musique galloise, dont la pratique originale et traditionnelle du penillion, chant improvisé sur un thème joué à la harpe.



Ainsi, la harpe celtique n'est pas, par rapport à la harpe classique, une sous-harpe mais une harpe originale et la pratique des deux harpes, dans ce contexte, ne nuit en rien au caractère de chacune.

Une observation toutefois : un harpiste pratiquant les deux instruments doit sans cesse adapter son toucher et son style, mais cette difficulté est loin d'être insurmontable. Il aura peut-être gagné une meilleure aisance dans son jeu, et une facilité de lecture accrue. Ceci se vérifie lorsqu'un élève abandonne la pratique de la harpe classique et retourne à son premier instrument pour des problèmes de facilité de travail par rapport à un travail scolaire abondant.

Il est souvent difficile de posséder chez soi une harpe classique et il faut alors venir travailler sur place. La sonorité est alors forte, trop forte souvent, dépassant les limites de l'instrument et il faut travailler pour s'adapter à des cordes devenues alors trop molles et sur lesquelles on ne peut s'appuyer de la même manière.

Une double question mérite d'être abordée pour finir : quel répertoire faire travailler à la harpe celtique et des éléments de formation classique nuisent-ils à l'expression de la musique celtique ?

On peut y répondre en constatant les résultats d'une pratique.

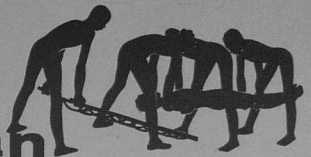
À l'école nationale de musique de Brest, il a toujours été nécessaire de faire travailler de la musique classique afin de ne pas négliger une formation qui aurait pu faire défaut en cas d'option ultérieure pour la harpe classique. Mais mon souci constant a toujours été de ménager un équilibre entre les différents styles.

Le travail d'une pièce classique éduque à la rigueur d'un temps, à la pureté d'un phrasé, à l'équilibre entre les deux mains. La musique celtique éduque à la souplesse et aux sonorités, à l'agileté aussi ; la musique contemporaine à la connaissance des ressources de son instrument. La musique sud-américaine pourrait éduquer le rythme et l'indépendance des mains. Qu'est-ce qui, en fin de compte, est nuisible et à quoi ?

Par exemple, la pureté du phrasé classique sert le chant celtique et sa rigueur de mouvement, celle des danses. Je ne crois pas que les harpistes ainsi formés dans un esprit d'ouverture soient incapables d'originalité et d'entrer pleinement dans une musique donnée, certains l'ont déjà prouvé.

Muriel CHAMARD-BOIS

Pa vez kriz an amzer



KEFRIDI an aenezour ewit pep gloas grevus, zo aozañ an den gloazet da vezañ kaset ar gwel-lañ ma c'heller, d'ul lec'h ma vezo gwaet war e dro gant ur mezeg.

Goulioù pe c'hloazioù a dle bezañ gwisket da gentañ ataw ur genwaskenn (huzwe) dalc'het en he lec'h er mod aesañ.

Unan eus ar modoù aezetañ da wiskañ buan ar gloazioù eo an talmennoù, anwet evel-se en abeg d'o henveldad ouzh un talm da strinkañ mein pe bolotennoù. An dalm avat he deus daou benn, tra ma vez pewart pe c'hwec'h penn gant un dalmenn aenezour.

Un dalmenn zo ur pewart'horn liñ hir tre, hag a reer ennañ daou drouc'h pe pewart zrouc'h, da gaut pewart fenn pe c'hwec'h penn, an ur viret e kreiz un dachenn a dalvez da wiskañ ar rann gloazet.

Trouc'h	Penn 1 k	TACHENN	Penn 1 d
	Penn 2 k		Penn 2 d
	Talmenn pewart fenn		

Ar pennoù a dalvez da stagañ ar gwiskad. Ewit stagañ an dalmenn, derc'hel anezi a-ere ar pennoù-laez (1 kleiz, 1 dehoù), ha skoulmañ ar pennoù-se da gentañ.

Dre real, pa wisker ul lec'h tor (elgezh, tal, fri, ilin, glin) e kroaer ar pennoù-laez hag ar pennoù-traoñ. Pa wisker ul lec'h kompes pe gew (pleg an ilin pe ar glin, kerc'henn, bruched, kilpenn), ne groaer ket ar pennoù.

Pa wisker ul lagad, ewit lezel diaolo al lagad yac'h, e lakaer un dro er penn-traoñ e tu al lagad yac'h hag e saver ar penn-se da dremen a-us d'ar penn-laez, o tremen a-skil en adreñv d'ar penn da vezañ skoulmet gant ar penn-traoñ all war ar c'hilpenn.

Pa wisker ur skouarn, skoulmañ da gentañ an daou benn-laez a-gevret, hag an daou benn-traoñ iwez, a-rez d'an dachenn, da stumañ anezi evel ur skudell hag a zalc'ho ar genwaskenn war ar skouarn.

Pa wisker ur gezal, kemer un dalmenn c'hwec'h penn, ar pennoù kreiz anezi (2 kleiz ha 2 dehoù) hir tre. Ar pennoù-laez a skoulmer en-dro d'ar vrec'h, ar pennoù-traoñ andro d'ar bruched, edan ar gezal-all; ar pennoù-kreiz a groaer war ar skoaz, da dremen en-dro d'ar bruched, a-skil, da vezañ staget iwez edan ar gezal-all.

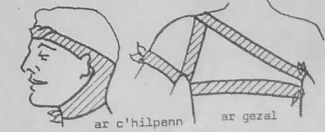
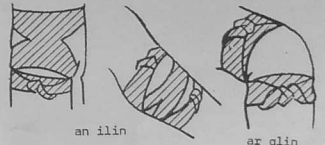
Da wiskañ ur gloas bruched, ez eo aesoc'h i-wez ober gant un dalmenn c'hwec'h penn, en ur skoulmañ ar pennoù-laez war skoaz an tu yac'h.

R. P.

GERIDU : aenezour:secouriste, aenezouriezh:first-aid, kenwaskenn:compresse, talmenn;fronde, huzwe,gaze, lec'h-tor:partie en bosse, lec'h-kew:partie en creux, kerc'henn:taille,ceinture.

Penn 1 k	Penn 1 d
Penn 2 k	Penn 2 d
Penn 3 k	Penn 3 d

Talmenn c'hwec'h penn

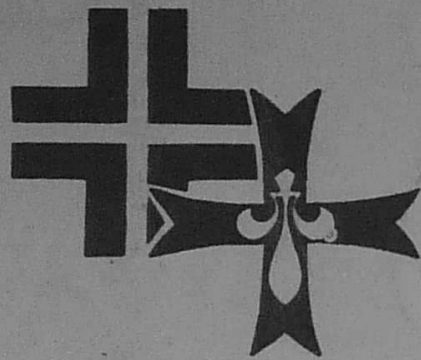


STURIER N° 54 - Juillet 1987

Directeur: Yannig BOUESSEL DU BOURG
39 rue La Fontaine
35.000 RENNES - ROAZHON

Secrétariat: Roger TIEC
B.P. 90.29 413 LANDERNEAU-CEDEX
Les articles doivent être envoyés à Roger Tiec.

Abonnements: 100 Francs (4 numéros)
à verser à l'ordre de
"KROAZ BENT" B.P. 90.29 413
LANDERNEAU CEDEX.



"KROAZ HENT" B.P. 90.29 413
LANDERNEAU CEDEX.

imprimerie régulier - chantepie